GRAND PRIX FESTIVAL INTERNATIONAL CANNES 1966

anouk aimée
jean-louis trintignant
pierre barouh
dans
un film de
claude lelouch

un homme et une femme

avec la participation de
valérie lagrange
et simone paris
musique de francis laï
sa/svah éditions

" sera considéré par beaucoup comme le premier vrai film d'amour du cinéma. "

PIERRE BILLARD / *L'EXPRESS*

une production les films 13

EASTMANCOLOR

distribuée par les artistes associés

UN HOMME ET UNE FEMME

Synopsis

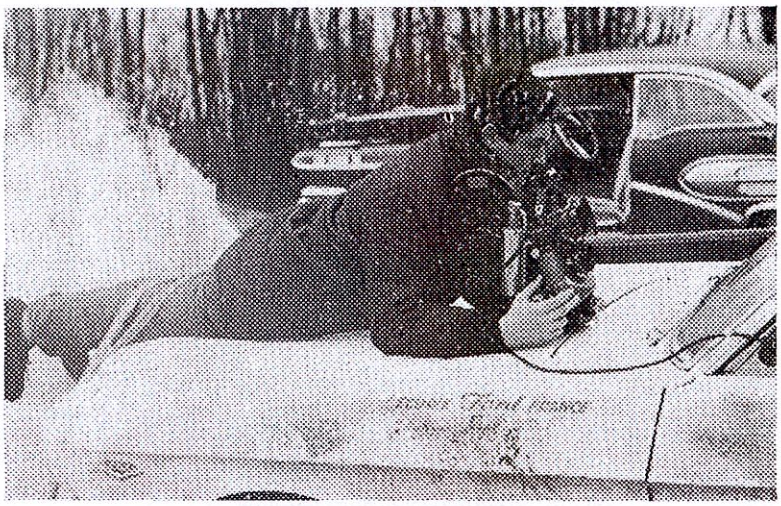
Par un dimanche hivernal à Deauville, Anne Gauthier, script-girl, rend visite à sa fille Françoise, pensionnaire sur la côte normande.

De son côté, Jean-Louis Duroc, coureur automobile, vient également voir son fils Antoine, dans la même pension.

Au moment du retour à Paris, Anne rate son train. Jean-Louis se propose de la raccompagner en voiture. Durant le trajet, les deux jeunes gens font plus ample connaissance. Anne avoue être encore très attachée au souvenir de son mari, ancien cascadeur, ayant perdu la vie dans un accident, lors d'un tournage.

La semaine s'écoule. Jean-Louis ne pense qu'à une chose durant ses essais automobiles : revoir Anne...

UN HOMME ET UNE FEMME



Production	LES FILMS 13 (Paris)
Ecrit et réalisé par	CLAUDE LELOUCH
Collaborateur au scénario et aux dialogues	PIERRE UYTTERHOEVEN
Musique	FRANCIS LAI (Ed. Saravah)
Paroles	PIERRE BAROUH
Orchestration	IVAN JULIEN et MAURICE VANDER
Chanson « Samba Saravah »	
Musique	BADEN POWEL
Paroles originales	VINICIUS DE MORAES
Adaptation	PIERRE BAROUH
Les chansons sont interprétées par	NICOLE CROISILLE JEAN-CLAUDE BRIODIN PIERRE BAROUH
Distribution	LES ARTISTES ASSOCIES

INTERPRETATION

Anne Gauthier	ANOUK AIMEE
Jean-Louis Duroc	JEAN-LOUIS TRINTIGNANT
Pierre Gauthier	PIERRE BAROUH
Valérie Duroc	VALERIE LAGRANGE
La directrice de pension	SIMONE PARIS
Le pompiste	PAUL LE PERSON
L'autre pilote	HENRI CHEMIN
Antoine Duroc	ANTOINE SIRE
Françoise Gauthier	SOUAD AMIDOU
La maîtresse de Jean-Louis Duroc	YANE BARRY
Speaker radio	GERARD SIRE

EQUIPE TECHNIQUE

Directeurs de la lumière	PATRICE POUGET et JEAN COLLOMB
Prise de vues	CLAUDE LELOUCH
Ingénieur du son	MICHEL FANO et JEAN BARONNET
Assistant opérateur	DANIEL LACAMBRE
Assistant réalisateur	CLAUDE GORSKY
Adjoint au montage	CLAUDE BARROIS
Stagiaire monteuse	MARIE-CLAUDE POYER
Décorateur	ROBERT LUCHAIRE
Artificier	JEAN BELIEU
Directeur de production	ROGER FLEYTOUX
Régie générale	PIERRE PARDON
Coiffure	DENISE LEMOIGNE et JACQUES COUSTY
Costumes	RICHARD MARVIL
Visa de censure	N° 31.146
Laboratoires	ECLAIR
Ecran	1,33 X 1
Procédé	EASTMANCOLOR
Durée	1 heure 43
Longueur	4.068 mètres
Première	FESTIVAL DE CANNES 1966

●

Grand Prix du XX^{e} Anniversaire du Festival International du Film (Cannes 1966).

Grand Prix de l'Office Catholique International du Cinéma (Cannes 1966).

Grand Prix de la Commission Supérieure Technique du Cinéma pour la Photographie (Cannes 1966).

Robert Chazal

LE MAITRE ARTISAN ET SON CHEF-D'ŒUVRE

Il est des présentations de circonstance. D'autres de complaisance. Celle-ci est de nécessité. Claude Lelouch est un inconnu. Il est victime d'une conspiration du silence ourdie par ses pairs.

Des centaines de milliers de spectateurs ont vu et aimé **Un Homme et une Femme.** Mais les gens de métier, les attardés du vieux cinéma comme les impatients de la nouvelle couvée, veulent ignorer ce succès qui les dépasse.

Lelouch n'en a perdu ni la santé ni l'amour du cinéma. Parce qu'il est bâti en force et qu'il manie une caméra comme personne, exception faite pour son ami François Reichenbach.

Sans doute aussi parce que la liberté est à ce prix. Et Claude Lelouch est un homme libre. Ce qui n'est pas facile. Au cinéma moins qu'ailleurs où l'argent compte tant et où le travail en équipe est la règle.

L'argent. Il a presque résolu le problème en étant, en partie, son propre producteur à l'enseigne des « Films 13 ». Et quand, après l'échec total de son premier film : **Le propre de l'homme,** il se trouva au bord de la faillite, il ne fit appel à personne. Il tourna des Scopitones, ces films pour Juke-boxes, à raison de trois par jour. C'est ce qu'il appelait faire des ménages. Et pour **Un Homme et une Femme,** il a encore été son producteur, les financiers de cinéma n'étant entrés dans l'aventure qu'après coup.

L'équipe. Elle est réduite à sa plus simple expression. Lelouch, en effet, est son scénariste, son dialoguiste et son cameraman. Il a même été son interprète dans **Le propre de l'homme** avec, pour partenaire, sa femme Janine Magnan, la vedette de quatre de ses films.

— « Je fais des scénarios, dit-il, j'écris des dialogues appropriés avant tout à l'image. Je pense image d'abord et je suis mon propre cameraman. Je trouve aberrant qu'un réalisateur confie sa caméra à un autre. C'est comme si Van Gogh avait passé son pinceau à un ami. »

Dans ces conditions, l'équipe est réduite à presque rien. Lelouch est donc son maître. Plus exactement un artisan qui, après avoir tâtonné cinq fois, a réussi son chef-d'œuvre, c'est-à-dire l'ouvrage qui lui permet d'être désormais considéré comme un maître.

Comme il le dit « il est le représentant-type d'une génération de cinéastes à l'état pur, de jeunes gens instruits par les images ». Tout jeune, il allait sans cesse voir des films. Tout jeune, on lui donna une caméra. Il n'a pas fait l'I.D.H.E.C. Il s'est lancé tout de suite dans le film d'amateur (2 grands prix), puis dans le court métrage engagé. (Deux sur l'Amérique, refusés par la Télévision. Un sur l'U.R.S.S. encore refusé mais vendu aux U.S.A.). C'est un autodidacte, dans le meilleur sens du terme. Car s'il connait fort bien le cinéma des autres, ce n'est pas avec ses souvenirs qu'il a réalisé ses films. Et cela est peut-être ce qui le différencie le plus de ceux de la Nouvelle vague dont il n'est pas vrai qu'il soit, comme on l'a dit, le successeur. **Le propre de l'homme** a été tourné en même temps que **A bout de souffle.** Sinon avant. C'est Astruc qui a inventé l'expression de caméra-stylo, mais c'est Lelouch qui l'applique. Il fait des images comme d'autres font des phrases.

— « Les images, dit-il, ont plus de puissance que les mots. Je fais mes films comme je fais l'amour ». Et il ajoute : « On ne peut pas aimer le cinéma plus que je l'aime ».

Il n'est pas le seul jeune à penser d'abord cinéma. Mais il est l'un des rares qui s'en servent essentiellement pour raconter des histoires qui touchent les spectateurs. Il n'a pas toujours réussi. **Le propre de l'homme,** qui montrait les premiers moments de la vie d'un couple, comportait des passages d'une jolie spontanéité mais aussi pas mal de maladresses. Ça allait un peu dans tous les sens.

Avec des Si, l'opus 2, devenu **L'amour avec des Si** pour séduire les distributeurs, reposait sur une petite escroquerie : le personnage principal n'était pas celui que l'on prétendait. Le public refuse son adhésion à qui le trompe délibérément.

La femme-spectacle, venu ensuite, est un film de provocation que la censure a arrêté. Le quatrième **Une fille et des fusils** semi-échec en France et succès à l'étranger, est la première vraie réussite de Lelouch. Il montre avec humour une sorte de syndicat du crime fondé pas très sérieusement par des jeunes gens dont l'égérie est une jolie muette. Mais la fin tragique est une erreur.

Les grands moments, enfin, dont on attend encore la sortie, est un film « à la manière de ». Son titre souligne la préoccupation essentiellle de Lelouch : fixer, grâce au cinéma, les moments importants de la vie d'un homme, d'un couple ou d'un groupe.

Cette idée n'a jamais été plus évidente que dans **Un homme et une femme** dont les deux héros confrontent les grands moments de leur première rencontre avec ceux qu'ils ont connus, chacun, avec un autre. La victoire restant finalement au présent. Tournant ce film exactement comme il l'avait senti, faisant de ses acteurs des complices en les laissant exprimer des sentiments qu'il leur avait insufflés, parvenant grâce à l'apparente absence de contraintes techniques à faire vivre son histoire bien plus qu'à la faire jouer, Lelouch a réussi, le premier, le film d'une totale spontanéité que tant d'autres jeunes ont déjà cherché à faire sans y réussir : un merveilleux roman d'amour à cœur ouvert.

UN HOMME ET UNE FEMME... ...ET LA PRESSE

Annonçons tout de suite que nous sommes très incompl ets par la force des choses. Les coupures de presse de ce film, collationnées par les « Artistes Associés » en plusieurs gros volumes, sont beaucoup trop nombreuses Même très sévèrement triées et sélectionnées, elles devraient occuper une place dix fois plus importante. A contre-cœur, nous avons donc éliminé de nombreuses signatures, d'autant que nous tenions, pour commencer, à reproduire un extrait d'une interview de Lelouch et d'un article écrit avant Cannes.

Propos recueillis par Michel Caen et Alain Le Bris pour « Pariscope ».

Pariscope. Pourquoi la plupart de vos films ont-ils toujours un grand succès à l'étranger et une sortie très retardée en France ?

Lelouch. A cause de la critique. En France, j'ai soit des critiques dithyrambiques, soit des critiques où l'on me crache dessus, si bien qu'elles s'annulent et qu'à cause de ces contradictions les gens ne sont pas toujours tentés de voir mes films. C'est ce qui s'est passé pour « *Avec des si...* » qui a été éreinté en France et qui a obtenu les cinq étoiles de la critique en Suède, c'est-à-dire l'unanimité... En ce qui concerne « *La Femme-spectacle* », c'est un autre problème puisque le film a été totalement censuré.

Pariscope. On vous a parfois reproché votre penchant pour le canular.

Lelouch. Bien sûr, je les adore. J'adore le côté Pieds Nickelés des choses, les illustrés et toutes ces choses parce que c'est le domaine de l'absurde. Mais « *Un homme et une femme* » n'est pas un film canular.

Pariscope. Les critiques qui ne vous aiment pas ont dit : « Lelouch, c'est du sous-Godard... »

Lelouch. Moi, je veux bien faire du sous-Godard. Cependant, il me semble que nous sommes dissemblables. S'il y avait deux films opposés à présenter dans un festival, je crois qu'il faudrait présenter « *Une fille et des fusils* » et « *Masculin-Féminin* ». Non, en fait, les gens qui détestent Godard pensent : en disant que Lelouch est un sous-Godard, enfin vous avez compris... Ce que j'espère, c'est qu'« *Un homme et une femme* » me permettra de me réconcilier avec pas mal de gens. C'est assez extraordinaire pour moi qu'il ait été sélectionné pour représenter la France à Cannes, surtout cette année où la compétition était sévère : Astruc, Godard, Resnais, etc. En tout cas, je crois, sans trop me vanter, que c'est mon meilleur film. Maintenant, j'ai tellement ramassé d'insultes avec mes précédents films, on m'a tellement craché dessus... je ne sais pas, tout est possible.

(Mai 1966.)

PASCAL THOMAS :

A vouloir aller trop vite, Claude Lelouch faisait du cinéma comme Minou Drouet faisait de la poésie. Les bonnes fortunes verbales, les bonnes images, les trouvailles, le bavardage artificiel qui faisaient l'essentiel et le succès populaire de la poésie drouétiste, avaient trouvé avec lui leur équivalent cinématographique : une débauche de mouvements désordonnés, de coups de zoom, de travellings frénétiques qui faisaient dire à un critique : « Enlevez le zoom à Lelouch, et il ne reste plus rien. » Cependant, malgré ces erreurs formelles, Lelouch révèle une personnalité. En même temps, il se constitue un groupe de fanatiques admirateurs. Jeanne Moreau, qui a refusé un scénario que Fritz Lang avait écrit pour elle, déclare qu'elle accepterait de tourner avec Lelouch : « ... les yeux fermés et sans même lire le scénario. »

Comme Godard, il déchaîne les passions. « *Un homme et une femme* » a déjà ses partisans et ses détracteurs farouches. Il fera couler beaucoup d'encre. On aimera, on détestera, on absoudra, on condamnera. Une rédactrice de *Elle* a rappelé, comme pour faire oublier ses films précédents, que Balzac avait raté vingt-cinq romans avant d'écrire « *Les Chouans* ». D'autres déclarent à qui veut bien les lire ou les entendre que tous les cinéastes ont du talent sauf Claude Lelouch.

(*Candide,* mai 1966)

YVONNE BABY :

Avec son film présenté mardi par la France, Claude Lelouch (*L'Amour avec des si, Une fille et des fusils*) nous a donné l'impression bouleversante d'avoir su, à force d'instinct et de lyrisme, de jeunesse et de liberté, réinventer la plus vieille histoire du monde. Et sur l'écran, comme enfin lavé de tous les poncifs, de toutes les fausses perfections académiques, les visages, les paysages, les sentiments, ont retrouvé soudain dans un rythme étonnant les couleurs multiples et merveilleuses de la réalité.

(*Le Monde,* 12 mai 1966)

MICHEL AUBRIANT :

Il serait trop tentant d'écrire qu'« *Un homme et une femme* » est un film de jeunes qui s'adresse essentiellement à un public de quinquagénaires, qu'il lui apporte du jeune cinéma une vision apaisante, rassurante — à l'inverse de celle d'un Godard ou d'un Bellochio.

Godard trouble, inquiète, dérange. Lelouch, lui, arrondit les angles et donne bonne conscience. Là encore, à une ou deux exceptions près, ses plus farouches partisans se comptent parmi les détracteurs systématiques de Godard. Qu'on le veuille ou non, « l'affaire Lelouch » a parfois des allures d'opération anti-Godard.

(*Paris-Presse,* 2 juin 1966)

FRANÇOIS VINNEUIL :

Les journalistes et les cinéphiles ont eu raison d'imposer par une énergique campagne « *Un homme et une femme* », au dernier jury de Cannes, traditionnellement timoré et incompétent. Il eût été scandaleux que le film le plus original du Festival, celui qui avait le plus besoin d'une récompense, puisque tourné par un débutant jusque-là malchanceux, fût oublié au palmarès...

... Les colorations différentes des séquences de son film, sépia, brun-rouge, bleuté, « noir et blanc » ou « couleurs naturelles » s'accordent parfaitement avec les différents plans psychiques du récit, passé, présent, fabulation. Les scènes de Montlhéry, du rallye, n'auraient pas été traitées avec plus de réalisme et de punch dans une superproduction dédiée à la voiture.

(*Finance,* 9 juin 1966)

CHRISTIAN ZIMMER :

Mais il faut en prendre son parti : Lelouch est un moderne et son cinéma témoigne des traités mêmes que Paulhan distinguait dans la peinture d'aujourd'hui. C'est-à-dire le « renversement » (le signe préexistant au sens), « l'effacement » (confiance dans les ressources créatrices du hasard), la « précipitation » (refus de la réflexion). Le mot qu'on lui prête le situe encore plus nettement dans cette tradition : « *Le premier degré, c'est encore trop pour moi.* » Aussi, ce qui semble au premier abord maladresse et contradiction est peut-être finalement à mettre sur le compte d'une sorte de boulimie cinématographique, d'une conception de l'art qui se veut avant tout liberté totale, c'est-à-dire, parmi d'autres, celle de refuser l'unité de style et de faire coexister, voire de marier, des esthétiques antinomiques.

(*Les Temps Modernes,* juillet 1966)

ROBERT BENAYOUN :

C'est cela, le cinéma direct, et lorsque Trintignant soliloque dans son bolide sur les gestes qu'il esquissera, les mots qu'il dira à celle qui l'aime, il n'y a plus aucune distance entre Lelouch, son interprète et nous. C'est fragile comme ces plans couleurs saisis à l'heure changeante du crépuscule, et beau comme ces secondes où nulle lumière ne garde son intensité. Moi, je ne connais pas tellement d'histoires d'amour simples et qui émeuvent, pour ne pas, lorsqu'il s'en présente une aussi exempte d'apprêts, me porter en farouche défenseur du réel et du quotidien qui, seul, on le sait, est fantastique.

(*Positif,* nº 79, octobre 1966)

MICHEL MORTIER :

Et Lelouch nous repose des frères qui violent leurs sœurs après avoir tué leur mère parce que leur père...

(*Téléciné,* juin 1966, nº 139)

MICHEL COURNOT :

« Gentillette », cette histoire ? « Gentillets », cet homme et cette femme paumés, perdus, seuls qui ne trouvent pas leurs mots, qui se regardent sans se voir, qui s'envoient à corps perdu des signaux indéchiffrables, qui parcourent sans avancer d'un centimètre le néant qui les sépare et pour lesquels Claude Lelouch, dans l'une des plus belles « séquences croisées » de l'histoire du cinéma, lorsque lui est sur la route et elle à Paris, invente comme par dérision, des correspondances à pleurer ? Non, parlez si vous voulez de courage, de travail, de devoir, de vérité froide, d'abandon. Mais pas de « gentillesse », vous mentez !

(*Le Nouvel Observateur,* juin 1966)

JEAN-LOUIS COMOLLI :

C'est que le style de Godard n'est pas du tout la somme de ses constituants formels. Il est son propos même : il ne s'y agit pas de mettre en question seulement le langage du cinéma, mais le monde à travers ce langage, le langage du monde par le cinéma. Ceux que sa forme irrite, c'est parce qu'elle contrarie non seulement leur habitude du cinéma, mais surtout leur petite idée du monde. Lelouch, lui, offre l'écorce sans le grain, l'enveloppe sans la lettre, l'image sans le monde. Soulagement : voilà de « l'audace » à la volée, du brisé, de l'improvisation, du délire, et le film reste compréhensible à tous, accessible à chacun. C'est qu'il n'y a rien à comprendre. C'est du libre service. Lelouch a permis aux Champs-Elysées de récupérer sans risques les tics d'expression du cinéma moderne, les oripeaux d'une modernité dont l'âme est laissée de côté.

(*Cahiers du Cinéma,* juillet 1966)

MICHEL CAPDENAC :

L'authenticité apparente devient sujette à caution dès que l'on considère la méthode esthétique de Claude Lelouch, cette façon trop ingénieuse et raccrocheuse de nourrir l'émotion en la sollicitant, de lui donner des points d'appui et de rappel par des effets systématiques dans le cadrage, le montage et le son, de substituer finalement à la vérité de la vie, qui ne va pas sans cruauté, sans inquiétude, sans contradictions, une sorte d'euphorie tendrement lyrique.

(*Lettres Françaises,* 12 juin 1966)

LOUIS DULAC :

Le film de Claude Lelouch qui nous est revenu du Festival de Cannes avec le Prix de l'Office catholique, n'est pas précisément un film catholique, ni surtout religieux. Mais ce n'est pas sans une certaine intuition — ou même, peut-être, intention — qu'un tel jury l'a couronné. C'est un film assez désinvolte, mais qui porte une idée, sinon plusieurs — l'idée, l'oiseau rare au cinéma ! — et, par-dessus le marché, un goût de la belle exécution que l'on ne saurait trop apprécier.

(*La Vie Catholique Illustrée,* 29 juin 1966)

JEAN DELMAS :

C'est aussi le souci de se faire comprendre de tous qui conduit Lelouch à utiliser les virages photographiques non comme simple virtuosité, mais comme ponctuation pour rendre clairs les déplacements dans le temps. Le souci de communication avec le public n'est pas si fréquent qu'on ne s'en réjouisse et qu'on ne se réjouisse de voir le public y répondre.

(*Jeune Cinéma,* nº 16, juin 1966)

FRANÇOIS CHEVASSU :

« *Un homme et une femme* » est une véritable entreprise de séduction, un tranquillisant sur pellicule. Tout est ripoliné, raboté, poncé, doux comme une peau de bébé, frais comme l'haleine Colgate. Même la mort y est enjolivée, déshumanisée, mise à la portée de tous les « Confidences ».

... Nul doute d'ailleurs qu'il connaisse un succès public : il a tout pour cela, y compris des couleurs soignées, des images peut-être impersonnelles, un peu trop bercées des illusions du zoom et du long foyer, mais souvent agréables comme peuvent l'être celles de certaines publicités. Car finalement, c'est cela « *Un homme et une femme* » : la Veillée des Chaumières revue par les graphistes publicitaires. Alors, si le cœur vous en dit...

(*Image et Son,* juillet 1966)

HENRY RABINE :

J'aime « *Un homme et une femme* » que je tiens pour le meilleur film, haut la main, du dernier Festival de Cannes et même de la production française de cette saison. ... Allez le voir. Après tous ses pauvres navets érotico-socio-philosopho-minables, vous l'avez bien mérité.

(*La Croix,* 2 juin 1966)

JEAN D'YVOIRE :

Il m'a semblé que le film était resté à mi-chemin de deux tendances opposées : l'une va vers la simplicité limpide dans l'analyse des sentiments du couple et la liberté de la réalisation, l'autre vers la beauté de l'image pour l'image et la préoccupation d'un ton moderne conscient et organisé. De là naît une relative opposition entre le jeu convaincu, sensible, sympathique des acteurs (Anouk Aimée est vraiment excellente, J.-L. Trintignant fait souvent penser à Hardy Krüger) et le maniérisme du scénario comme du style.

(*Télérama,* 12 juin 1966)

ROGER REGENT :

« *Un homme et une femme* » est un film émouvant, et parfois même bouleversant. C'est un film chaud, conçu, réalisé et joué par des êtres qui ont eu eux cette chaleur du cœur et des sentiments sans laquelle une œuvre d'art n'est jamais tout à fait une œuvre d'art. La difficulté consiste toujours à éviter que les effusions tournent au romantisme banal et à la sentimentalité vulgaire ; Claude Lelouch a su éviter cette rouille sur le métail des passions et son film est l'œuvre la plus fraîche et la plus « jolie » que le cinéma français nous ait donnée depuis longtemps.

(*Revue des Deux-Mondes,* juillet 1966)

JACQUELINE MICHEL :

C'est chaud, vivant, sincère et spontané, « *Un homme et une femme* », et Lelouch y évite deux pièges qui le guettaient dangereusement : la bluette style courrier du cœur et la sophistication de l'aventure du pilote de course et de la script-girl. Après cela, il me paraît bien vain de le titiller sur des petits détails ; la fin à tiroirs de son film, par exemple, ou la longueur de la scène d'amour, ou encore l'excès des chansons. L'important est que Lelouch réconcilie le grand public et le cinéma moderne, ce qu'il va faire assurément.

(*Télé-7 Jours,* 11 juin 1966)

MICHEL DURAN :

Oui, un bien joli film qui apporte un peu de fraîcheur, de sensibilité, de cœur enfin, au cinéma français qui en a bien besoin.

(*Le Canard Enchaîné,* 8 juin 1966)

ANNIE COPPERMANN :

Un beau, un très beau film. Neuf, vrai, poignant et joyeux, jamais systématique, jamais forcé, jamais irritant comme peuvent l'être, par exemple, les films de Godard auquel on pense tout de même...

(*Les Echos,* 3 juin 1966)

BIOFILMOGRAPHIE DE CLAUDE LELOUCH

Nous renvoyons nos lecteurs au numéro 58 (avril 1966) de *l'Avant-Scène du Cinéma* qui a consacré son supplément-photos au film « *L'Amour avec des si...* ». Une biofilmographie très complète accompagnait ce texte illustré

Depuis le succès de « *Un homme et une femme* », Claude Lelouch a entrepris la réalisation d'un film au Brésil (« *Le Soleil se lève à l'Ouest* ») dont le tournage a été retardé, puis réalise actuellement « *Vivre pour vivre* » avec pour vedette Yves Montand.

Enfin, il est question qu'il soit choisi officiellement, avec François Reichenbach, pour filmer (long métrage) les Jeux Olympiques d'hiver (Grenoble 1967-68).